

L'AMOUR ET LA VIE D'UNE FEMME

CHRISTINE CANALS-FRAU

Petit monde aigre et silencieux. Très haut, cri de mouette planant à distance de soleil, déchirure intermittente, infime et rieuse, de la soie du silence brillant, l'animant tel un oiseau dans un ciel peint. L'oiseau disparaît dans la continuité vite réparée, frémissement des ors verdis. Au-dessous, si loin du ciel et cependant tangente, une petite maison, grise, au toit d'ardoise appelant d'autres vents. Une femme est étendue derrière les murs ombreux, ses yeux ouverts entre rêve et sommeil, bouche débordante de paroles muettes. Au dehors, une chaleur tempérée par la brise, un excès de vie indifférente, jade, or et perle ; êtres et choses se meuvent gracieusement dans une apparente indépendance. Son corps mince est raidi. Son discours se projette tel un ruban volage, sombres ses paroles et fraîche l'ombre des murs où elles tournent et disparaissent. Elles jaillissent comme d'une source irrégulière, parfois bouillonnante, souvent tranquille, de ce calme lourd des choses fatiguées qui cherchent sans comprendre. Elles bourdonnent comme des mouches, se cognent, puis éclatent à la façon des bulles de savon, légères et sans traces. Quelque part très loin dans son enfance, un couple de choucas s'élançait vers la lumière et retombait à grand fracas, rejeté par les murs au centre d'une chambre au nocturne silence. Elle s'était enfuie, et depuis dans un coin de ses ciels est restée comme une trace d'oiseau peint. L'émeraude s'agite sous la brise des mots qui par un instant rêvé s'échappent, disparu le mur, du côté de la vie que l'on goûte : pleine, lumineuse, transparente et verte comme le soleil se jouant dans des yeux de printemps, ces yeux à la fois porte et espace, transparence et obstacle, avec, prise dans leur eau, une petite pierre noire qui ne

tombait jamais et signalait un au-delà inaccessible, but de sa quête répétée ; les yeux d'un homme, aimés, peints inlassablement comme il fuyait. Quittant le soleil vert, le cri interrompu reprend à distance et tend vers cette immensité glauque, inséparable de l'infini, créatrice d'oiseau et de pierre là où la terre est faite, comme le cri, de pointillés aussitôt engloutis par l'élément amorphe, et tenacement reparus : vaste surface de jade aux arêtes aigües figées dans leur répétition éternelle, de liquide devenu cristal, miroir étincelant sous ce même soleil qui contemple, d'un coin de ciel, la mouette transfuge.

Terre et eau, océan et soleil, présence et absence apparaissent dans les yeux de cet homme comme dans ceux de tous les hommes qu'elle rencontre au hasard du souvenir. Quand a-t-elle compris que la fuite les mettrait toujours, tôt ou tard, hors de sa portée, perdus au profit d'un mythe ? Ou peut-être, il y a longtemps, quelque chose en elle en a décidé ainsi. Voilà ce que pourraient dire, parmi tant d'autres choses, les mots noirs s'envolant par essaims en remplacement des couleurs silencieuses qui ont fait sa joie si longtemps, par leur intimité tranquille sans doute, par leur entêtement à figurer la beauté sans rien exprimer de précis. Les couleurs tenaient les mots à distance ; elles les rendaient caducs et créaient un monde sans exigences, décalages, mensonges ni trahisons, le seul où elle se promenait avec délices. Les couleurs servaient d'identité, de refuge et de source. Et puis, il y a de cela quelques jours, ou quelques semaines déjà, nés d'une lettre aussitôt enfouie sous la brume de l'oubli, les mots désertés sont revenus en masse, chassant les couleurs ; ils ont envahi l'esprit avec leurs bataillons ; ils ont noirci le monde de beauté qu'elle s'était créé. En quelques heures, la source s'est tarie, la nuit est tombée. Les mouches l'ont condamnée à gésir ; le froid a pris possession de ses membres. Elle s'est peu à peu rétrécie, bornée à un minimum qui diminue au fil des jours. Elle s'est enfermée. Chassant le souci de se nourrir, elle a vécu du peu qu'elle avait, à présent réduit au néant ; elle ne bouge plus guère — sauf le tremblement de son corps — que pour répondre aux nécessités les

plus extrêmes, comme la soif qui la torture d'un bout à l'autre de ces journées confondues avec les nuits, une soif inextinguible du liquide qui calme la douleur et qui fait oublier autant qu'il fait parler, soif de l'eau de vie où se forment les rêves ; car son rêve à elle, tracé par les couleurs disparues, c'est d'être enfin ; son illusion, c'est la vie, la vie sans murs ni barrières, tant il est vrai qu'elle n'a jamais été comme la mouette dans le ciel, comme les autres rieurs, comme un être complet foulant aux pieds la terre qui le porte, mais seulement comme l'œil par un trou de serrure. Ce qui la tient, elle ne le sait plus : l'alcool fait oublier l'innommable, ce que les essaims bourdonnants ne veulent cerner. Depuis, le sol s'est ouvert sous ses pieds ; un trou sans fond l'attire vers le bas, de rupture en abandon, en retrait de l'existence dont elle s'était satisfaite, toujours plus bas vers l'obscurité, l'absence, le renoncement total, laissant les mots vivre à sa place comme une dernière volonté reniée par son corps, loin du mouvement, du cri et de la lumière. Cependant, elle l'a tant désiré, ce soleil brûlant dont elle se coupe à présent et dont, petite, elle cherchait le regard. Car l'unique témoin, indéboutable mais toujours aimé, c'était Maman.

Dans cette masse lisse et confuse qu'est le passé de Lita se dresse Maman solitaire, à la fois père et mère d'une petite fille silencieuse qui ne chantonne que quand elle se croit seule. Les relations avec Maman tiennent de l'adoration autant que du jeu de cache-cache : omniprésente et fidèle, Maman a abandonné toute existence pour vivre de ce que Lita lui rapporte — histoires, chansons, objets. Selon la loi tacitement établie, elles vivent dans une communauté de corps que Lita, avec la prescience du viol, refuse de toute la force de son silence, rentrant en elle-même et fermant toutes les portes de son corps au discours de Maman insistante, suppliante, menaçante, dont la voix dévide des raisonnements en forme de toile où elle cherche à l'attraper. Ignorant les pleurs ou la fuite — car le geste, dans ce système où tout est symptôme, pèse aussi lourd que les mots meurtriers —, Lita se réfugie dans la seule chambre où l'inquisition

ne pourra pénétrer, puisque son corps, elle ne le sait que trop, malgré ses barrières appartient à Maman : reculée tout au fond de sa tête, muette, close comme un œuf, elle s'absorbe dans la contemplation douloureuse de sa propre insoumission, laissant la voix transpercer sa chair de tous ses mots acérés. Acte terrible que cette insoumission, car elle voudrait tellement tout raconter, comme les autres à la sortie de l'école, dans un jaillissement spontané et joyeux, léger, sans arrière-pensées ; mais alors, Maman s'emparerait de ce petit morceau de vie, et la joie de Lita deviendrait celle de Maman ; et ainsi à chaque instant vidée de sa substance par celle qui ne connaît pas de limites, elle devrait se laisser dépouiller de cette infime possession qu'aucun droit ne protège, mais la masse de son corps devenu pierre : sa vie hors du territoire de Maman, précieuse que d'être sienne. Sans larmes ni cris, sans silences terribles, sans organes qui retiennent, épient, dévorent, comme une moitié d'enfance appauvrie mais tenace, irréversiblement perdue, loin de la vraie vie dont les ors chatoient à la surface de l'immensité.

Les mouches ont cessé de tourner. L'urgence les fait taire, immobiles. De leur royaume, elles contemplent un corps qui s'agite, se tourne, se traîne, le gouffre d'une bouche agonisant d'un irrésistible appel intérieur. Attente. Le rituel s'accomplit dans un silence de gorge. Alors, comme un signal, les noires chercheuses reprennent leur quête, envahissant l'espace de leur trajectoire aveugle et explorant mot par mot les secrets ailleurs inapprochables.

La vie, qu'est-ce que la vie ?

Au long des innombrables années d'école se tient une petite fille silencieuse, très attentive, peut-être triste. Lita, en effet, a souvent une expression fermée, cherchant à deviner ce qu'on attend d'elle. Elle ne mène jamais le jeu, y participe parfois, regarde souvent, à l'écart, comme gênée par son corps encombrant, pourtant court et frêle. En classe, elle aime répondre et montre une assurance qui contraste avec sa timidité habituelle. Il y a en elle beaucoup d'orgueil, soutenu par une peur profonde. Elle se retourne

brusquement, fuit les regards. La moquerie la blesse au cœur. Incapable de rire d'elle-même, elle ne sait se défendre et évite le combat. Que sait-elle du pouvoir sur le monde qui l'entoure ? Elle paraît rentrée, sur le qui-vive, coupée de tout par une glace invisible. L'extérieur ne lui appartient pas, elle en emprunte les signes et les utilise mal. Elle n'est pas aimée. Son savoir, la facilité déconcertante avec laquelle elle franchit les étapes de l'apprentissage, la font jalouser. Fille d'une mère sans homme, Lita couvre Maman d'un silence qui accepte tout. Comme une forme de reconnaissance pour ces années d'efforts où la vie de Maman s'épuise lentement. Dans son monde vieilli, Maman ne gagne ni n'acquiert, elle souffre, et s'agite autour d'un vide impossible à combler. La satisfaction lui est étrangère : d'elle, Lita, sans le savoir, a appris l'exigence. Maman œuvre dans le temporaire, l'éternel recommencé car éternellement perdu. De ce qu'elle fait, ménages, repas, lessives, raccomodages, tout s'use et meurt. Loin du combat, elle se laisse porter par le cahot des jours. Pour Lita, que l'idée de la mort effleure parfois, la disparition de Maman est impossible : tout comme Lita fait partie de Maman, tel un bras manquant pour appréhender la vie, Maman prolonge et remplace sa fille dans les actes quotidiens de l'intimité. Divinité tutélaire, elle règne sur ce corps fait de leurs moitiés trop semblables. Mais entre ces murs gris, à présent, pour la première fois, laissant l'autre voix à la porte, la femme aurait pu... Trop tard, elle ne sait plus, elle n'a jamais su, faire de la place aux mots qui détachent, aux mots qui cernent la mort ; la force lui manque, le vide la tire vers le bas où les mouches s'affairent, vers le trou noir aussi vaste et nécessaire que son corollaire de ciel et de mouette, tous perpétuellement recommencés, tissés autour de la plaine à l'espoir doré, à l'arbre peint dans son bruissement, à la vie trop belle pour être vécue.

Sur la mer profonde et glauque aux festons d'écume tremblante jouent les sirènes. Du fond obscur, elles remontent vers la surface dont la transparence de dentelle s'éclaire au soleil, et leurs longues

chevelures d'algues émergent dans un clapotis. Alors, pour la première fois depuis trop longtemps déjà, la femme a soif de lumière. L'esprit embrumé, les membres faibles et tremblants, elle se traîne vers la porte de cette maison froide d'une éternité de cauchemar. A grand peine elle se redresse, cherche la poignée, l'actionne. L'ombre se brise en éclats ; la clarté jaune s'installe dans un silence immobile, terrible, d'où rien ne répond. Soudain, rompant l'attente, une chose irrépressible grandit dans sa poitrine et éclate en torrent impétueux.

De quoi sont ses larmes, elle ne le sait pas ; comme une vague plus forte qui s'écroule et la noie. Epave mouillée, tremblante, cherche et crie, supplie qu'on ne l'abandonne plus ; qu'on lui donne, enfin, ce qui fait si douloureusement défaut. Elle a si bien appris à ravalier, à oublier. Larmes et cris ! Tout s'enfuit intérieurement. Et ce qui brille, comme le jade dans les yeux de cet homme qu'elle aimait, cet homme toujours en mouvement, entre deux fuites, entre deux vies si loin d'elle. Il ne la regardait pas. Elle, attirée par la lumière, par la grâce insaisissable et forte de son corps, revenait à lui sans cesse. Ses cheveux étaient d'or, et la poussière, parfois, en retombait sur elle. Elle se nourrissait silencieusement de lui, vivant dans une sorte d'osmose, enfermés tous deux dans une bulle dont elle croyait connaître les abords. A présent, pour la première fois, elle ose crier pourquoi, pourquoi cette existence que l'on subit, pourquoi ce vide incumulable et la soif qui l'accompagne ? Pourquoi ce corps insuffisant charriant la trahison comme un sang ? Et porter cette douleur à celles, chevelures de jaspé, qui règnent sur la soie des rêves... Quelque part très loin dans le passé, Lita aurait pu, trahissant Maman, ouvrir son âme au chant des sirènes ; elle les aurait écoutées parler de l'homme à l'inconnu désir ; captivée, elle aurait absorbé leurs paroles, appris la séduction de leur chant ; il y aurait eu, en cet instant, de la vie en plus d'étoiles que dans toute son enfance sans père, dans tout l'amour de Maman désertée par l'homme premier, délaissée... La femme se traîne à nouveau jusqu'à son lit, appelée par le brusque souvenir du papier blanc, la lettre soigneusement pliée,

cachée sous l'oreiller, pourquoi pense-t-elle à cette lettre à présent, dans cette immense fatigue, dans ce brouillard qui la submerge de plus en plus, froid, larmes et bile mêlées, que disait-elle exactement, cette lettre de l'hospice où Maman est couchée, rétrécie, dérisoire jusque dans le dernier abandon, la lettre au parfum de mort annonçant la dérive de Maman solitaire, perdue dans la douleur de son corps envahi, toute lutte inutile, jusqu'au seuil d'une existence vécue à moitié, partagée avec elle Lita, depuis combien de jours, de semaines, est-elle couchée sur cette lettre, dérivant elle aussi sur son océan de douleur, protégée par le liquide brûlant, son opium à elle — Maman clouée par aiguilles et tuyaux —, elle est encore libre, elle, libre de boire et de parler de l'homme qui l'a quittée, de Maman qui se meurt, des couleurs enfuies, de l'océan et de la mouette, de parler de la vie, au-delà des murs gris et glacés du corps, libre de boire, de noyer la trahison familière et le restant de conscience qui l'empêche d'accéder à la vie, boire une gorgée pour retrouver les couleurs, une gorgée pour défaire le temps, une pour rejoindre Maman, une...

... pour que la mouette transfuge, de ces pages lourdes de ciel, s'envole, quittant la plaine aux ors changeants où, entre rêve et sommeil, une femme étendue est morte.